

21 novembre. Et me voila de retour de l'hôpital, vivant, vibrant, content, mais rapetissé et plutôt décharné. Mon corps accuse un manque de huit kilos. A récupérer impérativement. Allongé pour quinze jours de repos, avec la perspective de deux mois de convalescence et un an de grandes précautions, je suis sûr de redevenir gras et vermeil de santé. Mais en son temps. Contrairement aux prédictions, je suis resté pratiquement un mois à la clinique Woodlands : 10 jours en « Urgences cardiaques et soins intensifs » (ICCU), et 16 jours en « Traitement d'urgence » (ITU). Ces chers chirurgiens ont pris toutes leurs précautions car un seul a osé prendre le risque de cette neuvième opération abdominale. Après m'avoir balaféré le bas ventre d'un coup de sabre de près de 40 centimètres (et 40 points de sutures), on m'a inséré un filet en prolène de 30 cm sur trente couvrant tout le bas torse et l'abdomen pour empêcher dorénavant mes boyaux de filer à l'anglaise. La technique est sûre, et est une amélioration de celle apprise à Bâle par mon chirurgien principal. Me reste un profond sillon boursouflé qui me presse le ventre à l'instar d'une longissime césarienne qui aurait été nécessitée pour sortir des sextuplés, mais en beaucoup plus compressé. Bien que pas encore totalement refermée, il n'y a aucune infection et aucun problème sinon une douleur permanente qui durera encore un mois à cause même de la pression exercée pour maintenir le filet en place. Et un léger soupçon sur l'aspect du milieu de la plaie.

Les bras fixés en croix et littéralement crucifié sous le scialytique, j'en ai profité pour plaisanter avec la plupart des sept spécialistes qui allaient durant trois heures faire leur possible pour réparer ce que mes supposées insouciances avaient provoqué par vagues depuis des années : une nouvelle géographie interne que seuls mon ancien chirurgien, présent, et le chirurgien en chef, pouvaient déchiffrer. Ce dernier, un sosie presque parfait et plein d'humour de Louis de Funès, (mais sans ses gestes) eut droit à mes deniers mots : « Je sens que je m'endors, bon travail pour vous et bonne nuit pour moi »

Réveillé dans le centre d'urgences avec une douloureuse chape de plomb sur le ventre, on est immédiatement confronté à toute la souffrance du monde : une trentaine de lits, tous derrière des verrières, contenant de très gros malades, la plupart en phase terminale, bardé d'appareils divers dans un bruit hétéroclite de bips, sons, alertes, ahanement de locomotives, lumières scintillantes et clignotantes de différentes couleurs, et pour couronner le tout, éclairage aveuglant perpétuel jour et nuit ponctué par la course affairée de dizaines d'infirmières. J'étais un des moins touchés, car on ne m'avait mis là que par précaution à cause de mes antécédents opératoires, pulmonaires et cardiaques. Je pouvais tous et toutes les observer 24 heures par jour, mais la plupart d'entre eux ne le pouvaient pas, étant soit inconscients, soit souffrants trop pour pouvoir ouvrir les yeux, soit gémissants sans fin. Quelques uns étaient déjà dans le coma et trois moururent sous mes yeux.

Quand à moi, je n'eus d'autres problèmes que la douleur lancinante et une hémorragie permanente, due aux huit drains plantés dans le bas-ventre comme des orgues de Staline et assurant le drainage de l'ensemble du filet. Je ne dis pas que je n'ai pas 'casqué', car cela a été une de mes plus douloureuses opérations, mais l'habitude jouait son rôle, ainsi

que la bonté et la qualification du personnel soignant qui venait souvent rigoler dans mon coin en m'appelant un 'survivant', un 'battant' ou même un 'miraculé'.

Les 7 chirurgiens présents à l'opération (dont notre ami Mohammed Kamruddin) se faisaient un devoir de passer chaque jour m'ausculter. Mon chirurgien en chef, Shankar Sarkar, était d'une bonté et d'une délicatesse extraordinaire. Jusqu'au dernier jour, il me caressait avec tendresse, disant que sur 4000 opérations réalisées, j'étais son cas le plus délicat, donc envoyé par Dieu. Jamais je n'ai rencontré un 'mandarin' qui me bordait le lit, refaisait les draps, roulaient lui-même les pansements et expliquaient même aux élèves infirmières ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Et il revenait le soir pour tout vérifier, y compris le jour du mariage de son fils où il m'expliqua en riant que ce dernier pouvait se débrouiller seul pendant quelques heures tandis que Dieu exigeait qu'il s'occupe de moi en priorité. Et d'expliquer aux autres toubibs : « Tout a été si souvent cousu qu'il en est tout décousu. Expliquez bien aux infirmières de ne pas exiger de lui plus qu'il ne peut »

J'étais tellement fatigué par 7 jours de veilles complètes sans sommeil que quand mon moniteur cardiaque a commencé ses drilles d'avertissement et que j'ai vu mes pulsations brusquement montées à 150, puis 180, j'ai d'autant plus commencé à paniquer que j'ai vu qu'on se préparait à me transférer ailleurs. Ailleurs et en ce moment, ça ne pouvait être qu'en surveillance coronaire ! Et comme les drains laissent passer littéralement des litres de sang qui inondent mon lit depuis trois jours, je me dis que c'est bien peut-être d'une nouvelle opération qu'il s'agit. Et vlan ! **Pour la première fois de ma vie, l'angoisse m'étreint** et une sueur froide m'envahit. Non pas simple peur, mais frayeur irraisonnée. Pour aggraver les choses, je n'observe que des va et viens autour de moi, mais personne ne me dit rien. Je continue à transpirer et à trembler. J'avais il est vrai, demander au Seigneur de me faire la grâce de partager le plus possible la souffrance des autres, et j'avais cru plutôt naïvement que ce que j'avais enduré était un peu de sa réponse. Mais voilà que je réalise que je suis en plein Jardin des Oliviers à Gethsémani et que je suis dans une frayeur panique. Celle que j'ai si souvent observé chez une maman allant perdre son enfant, un jeune qui a peur de souffrir avant une opération handicapante, un père de famille réalisent que si il meurt, c'est toute sa famille qui va se trouver sur la pavé, cet agonisant qui hurle sa peur du néant et combien de milliers d'autres souffrances. Et chaque fois j'avais bien essayé de me mettre à leur place, mais je me rendais compte que, tant que je n'aurais pas ressenti un peu de tout cela, jamais je ne pourrais entrer dans leurs souffrances, car elles n'étaient plus physiques, mais bien morales, et je n'avais jamais de ma vie ressenti de douleur morale, même pas après la mort de mes parents ou d'êtres chers. Et voilà que j'y entre à petits pas, bien faiblement, mais assez pour me rendre compte que meme si je puis répéter en toute lucidité : « Seigneur j'accepte tout cela, que Ta Volonté soit faite et non la mienne », cela reste extrêmement angoissant et épuisant... Et voilà qu'aussi brusquement que c'est arrivé, cette crainte a disparue. Une heure exactement que cela durait. J'ai poussé un énorme soupir de satisfaction. Et me suis mis à rire avec l'infirmière qui soudain s'était penché avec inquiétude vers moi en me demandant si je ne me sentais pas bien: « Dites donc, si vous m'emmenez en salle d'opération, j'aimerais quand même bien le savoir, histoire de pouvoir dire au revoir à tous si je dois en mourir ! » Elle a éclaté de rire, a appelé quatre élèves infirmières qui se

sont esclaffées encore plus en me disant : « Mais non ! C'est nous qu'on est tristes de vous voir partir parce que c'est le seul endroit où on pouvait rigoler. Et voilà qu'on vous transfère en chambre privée, en « Traitement Intensif », mais au même étage, où vous serez pomponné et où vous aurez même la télévision à disposition !

Et voilà le Calvaire virtuel dont j'avais eu si peur ! Ce qui me confirme ce que j'ai toujours pensé : **On a peur du passé ou du futur, mais jamais du présent immédiat**, car au présent toute douleur et toute situation est toujours supportable. C'est même confirmé par ceux et celles qui ont été torturés, la pire des formes existantes d'effroi... Il n'empêche, cette brève expérience d'une heure me servira pour le restant de ma vie pour mieux comprendre ceux et celles qui n'ont aucun moyen de comprendre les raisons, les causes et les tenants et aboutissants de leurs angoisses. Car une angoisse non comprise et non acceptée est une angoisse au carré et qui se développe exponentiellement jusqu'à parfois créer la démence. Pauvre humanité, que de souffrances subies chaque jour par des millions de gens et devant lesquelles je suis parfaitement indifférent. Que cette heure de lumière et de grâce due à la Miséricorde divine m'aide à savoir me mettre un peu plus dans leur peau.

Dans le couloir, le chirurgien me glisse à l'oreille : « Nul ne peut rester dans cette unité d'urgences si il n'est pas à moitié mourant, sous peine de complications nerveuses graves dues à la tension permanente. Et vous y êtes depuis plus de dix jours » Et la cheftaine de renchérir : « Votre coin était devenu le point de rallie des élèves infirmières quand elle voulaient se détendre un peu. C'était très bon pour elles, mais trop fatigant pour vous ! »

Et me voilà dans une superbe chambre avec vue imprenable sur un parc (on est au quatrième étage) et infirmière privée de jour comme de nuit. Et d'emblée la Matrone (Cheftaine Générale de la Clinique) de me confier que cette chambre 409 est **celle de Mère Teresa**, où elle avait tant souffert de ses attaques cardiaques. Ainsi me fut donné l'occasion rare de passer d'une espèce de dépression nerveuse à l'exultation de savoir que j'allais en quelque sorte communier de très près aux souffrances de cette authentique sainte, déjà béatifiée et pratiquement canonisée, universellement reconnue comme Symbole de l'Amour et de la Paix grâce à son prix Nobel, et vénérée par tous les indiens quelques soient leurs religions comme étant, avec Jésus-Christ, l'emblème même d'un christianisme de compassion. Que vouloir de plus pour reconnaître en tous ces événements la main miséricordieuse du Père d'Amour ?

Durant tout ce temps, il y eu le problème des visites.

Pendant l'opération, ils étaient une cinquantaine à avoir attendu quatre heures pour être sûr que j'allais bien me réveiller. Le garde avait bien essayé de diminuer le nombre, mais en vain. Kamruddin ayant été invité à assister à l'intervention, donnait des nouvelles régulières par portable. En effet, il est maintenant Docteur reconnu et enregistré. Et dire que c'est moi qui lui ai enseigné le B.A - BA de la petite chirurgie pendant des années. C'est lui le « Mohamed » de mes deux livres. Le CIPODA avait unanimement décidé de le nommer responsable des liens avec les médecins et de l'organisation des visites pour éviter les 'bagarres' qui avaient eu il y a trois ans quand Sukeshi, responsable, mais avec

une seule carte, devait désigner celui ou celle qui pourrait me rendre visite. Et quand il y avait 150 personnes, chacun se sentait floué et le lui reprochait. Elle en a pleuré des larmes de sang. Certains/nes lui en veulent encore ! Mais cette fois, tout avait été organisé à l'avance. Chaque jour un responsable était désigné pour garder les deux cartes autorisées, et personne ne devait venir à la clinique sans permission préalable. Malgré cela, il y eut 100 personnes le premier jour et 70 le deuxième. La salle d'attente était pleine, au grand dam des gardes qui confisquèrent une des deux cartes. Finalement, une cinquantaine de personnes furent admises, mais avec interdiction de me parler, puis, voyant que personne n'obéissait vraiment, d'entrer dans mon boudoir, Un salut de loin et hop, au suivant. Quand j'ai changé de chambre, l'autorisation était de quelques minutes. Mais rapidement, la cheftaine fit apposer un écriteau sur ma porte: "Pas de visiteurs " pour décourager les resquilleurs et petits malins qui se glissaient dans les escaliers de secours. Il resta jusqu'à la fin.

En tout et à cause des restrictions, il n'y eut 'que' 500 visiteurs, tous différents, sauf les responsables des grandes Organisations. Les autres, un millier environ, se répartiront les jours de visites 'ouvrables' à ICOD où les règles seront aussi strictes.

Inutile de dire que ce flot ininterrompu d'amis venant des quatre coins du Bengale, comprenant des très riches et des très pauvres, aux costumes diversifiés au possible, posa rapidement question au personnel hospitalier. Horde de musulmans, dont certains, barbus à souhait avec calotte blanche ressemblaient à des cousins de Ben Laden, des femmes ou jeunes filles (avec parfois diplômes universitaires) en 'burka', voile couvrant tout le corps y compris les yeux, prototype même de l'Islam intégriste et pourtant superbes travailleurs sociaux, des sannyasis (moines laïques de la Ramakrishna mission) parfois dans leur plus simple appareil et aussi barbus que des fakirs, qui pouvaient apparaître comme intégristes hindouistes, enfin, toute la gamme de mes amis en tout équipage (certains arrivaient dépenaillés droit des zones inondées (Sundarbans ou Midnapur) complétés par des adibassis (aborigènes) et quelques ingénieurs, docteurs, membres des classes supérieures chrétiennes (les seuls à l'aise dans cet hôpital !) et même quelques prêtres, frères et sœurs, dont un jésuite canadien enseignant à l'université et qui venait m'apporter la communion chaque jour. Et j'allais oublier les handicapés, gars et filles de plus de 16 ans qui arrivaient en béquilles ou se traînaient par terre, quelques filles malades mentales et la foule des plus jeunes qui, faute de pouvoir entrer, faisaient de grands signes désolés depuis le parking du bas.

Tout ce petit monde ne pouvait qu'interpeller, non seulement les responsables des visiteurs, les gardes et les ouvriers des ascenseurs qui devaient 'contenir' une telle invasion, mais encore le personnel soignant et même les dirigeants de cet hôpital dont les tarifs prouvaient qu'il n'avait été créé que pour l'élite des élites. Autour de moi, que des riches. Des riches qui non seulement ne savaient pas ce que c'est la souffrance mais qui encore étaient touchés par de graves maladies, et qui par conséquent souffraient dix fois plus que moi. Et d'autres riches, toujours très sûrs d'eux-mêmes, qui venaient les visiter. Et voilà que défilent dans le même couloir des gens tout simples, voire tout pauvres, souvent complètement paumés dans ce milieu luxueux, hésitants, ne sachant parfois pas lire le numéro de ma chambre, qui quelquefois arrivaient à pieds nus, et qui bégayaient

pour répondre aux infirmières quelque peu agacées qui leur demandaient (en anglais !) qui ils voulaient voir. La présence de tant de musulmans intriguait car, ils étaient très peu représentés, parmi les malades, les riches parmi eux ayant leurs propres hôpitaux. Bref, tout cela représentait un intrigant kaléidoscope de notre microcosme indien.

Un docteur me demanda même comment il se faisait que moi, un chrétien, j'acceptais un docteur musulman : « Ces gens créent le trouble dans le monde entier. Même en France ils mettent ces jours tout à feu et à sang » A-t-il compris mon explication que tous ces jeunes français n'étaient pas tous musulmans d'une part, et que d'autre part, d'après la façon dont j'avais été témoin du racisme et du mépris envers leurs parents il y a quarante ans quand je partageais leur vie, c'était selon moi la conclusion logique et immanquable... » Les généralisations racistes étant universelles et quasi indéradicables, il continuait de me regarder avec un air sceptique. !

Et les gardes-malades qui étaient semble-t-il atteintes de psittacose, de raconter à qui voulait l'entendre (et elles avaient de l'audience !) que tous ces gens m'embrassaient, me touchaient les pieds, prenaient mes mains pour les mettre sur leurs têtes ou leurs cœurs, sanglotaient en sortant, suppliaient le personnel de faire tout leur possible, expliquaient les prières qui se faisaient dans les églises, les poujas dans les temples et les 'salaat' dans les mosquées. Bref, j'étais moi-même parfois touché jusqu'aux larmes de ces attentions délicates et de tous ces témoignages d'amitié et d'amour. Cela n'accéléra apparemment pas ma guérison, mais cela rendit tout à fait supportables tous les aléas et pépins qui entourent une opération.

L'arrivée à ICOD, accompagné de trois ambulances, fut l'occasion d'une des plus touchantes réceptions que je n'aie jamais reçu. Plusieurs centaines de personnes, dont tout le personnel, les travailleurs et des gens du village, firent une haie d'honneur depuis le portail, en me lançant des fleurs, dansant avec des coupes d'encens et de lumignons. Et bien entendu, Rajou et Rana étaient au premier rang avec des guirlandes. Les plus jeunes des enfants pleuraient car ils avaient été persuadés de ne plus jamais revoir leur grand-père...Après trois heures de route, j'étais bien entendu crevé, mais mon cœur reprenait de la jeunesse (s'il en avait perdu sous les bistouris) après ces manifestations, bien que pourtant quelque peu extravagantes, de leur attachement. Extravagantes aussi de mon point de vue les modifications qu'ils ont fait pour que tout soit plus confortable : aménagement d'une verrière dans la véranda pour que je puisse me promener hors du froid ; plafond de ma chambre en bois croisé pour éviter les bestioles et la poussière du pisé ; amélioration électrique ; de l'oxygène ; achat d'un frigidaire pour conserver les médicaments et aliments spéciaux achetés à Kolkata; abaissement des diverses marches ; sonnette d'appel ; installation de 'mains courantes' ; enfin une chaise roulante. Inutile de dire que je n'avais pas besoin de tout cela. Et pour couronner le tout, transfert de Gopa, son bébé et la vieille Mitha dans la chambre de Rajou, contiguë à la mienne, pour pouvoir être à ma disposition en cas d'alarme ! Jusqu'à quand vais-je ainsi accroître les dépenses somptuaires alors que les pauvres n'ont rien ? Quel droit ai-je de bénéficier de tant de soins quand les pauvres du Bon Dieu n'ont rien ? Du seul droit que j'ai perdu ici : celui de ne plus faire ma volonté et de laisser les autres prendre toutes décisions concernant ma santé, y compris les hospitalisations luxueuses. J'ai beau protester, leur réponse est

invariable : « C'est nous qu'on s'occupe de vous si vous êtes malades ; c'est nous qu'on paye tout, même ce que votre assurance ne rembourse pas. Alors Dieu veut que vous vous laissiez faire. » Peut-être bien d'ailleurs que de leur point de vue ils ont raison. Mais cela ne me réconcilie nullement avec les appels de ma vocation et du vœu de pauvreté que j'ai fait. Mais la dépendance, n'est-elle pas finalement réelle pauvreté et limite?

Bon, en ces deniers jours de novembre, je puis quand même à nouveau marcher, si accompagné. Curieusement, la douleur reste intense et aurait même tendance à augmenter, car le bas-ventre est comprimé à l'extrême et au fur et à mesure que la plaie se sèche, la peau se rétrécit encore plus. Occasion idéale d'apprendre à connaître un type encore inconnu de cicatrisation. Une infirmière vient chaque jour de Woodlands pour faire les pansements, par sécurité, car 'on' ne se fie plus à moi. Mais le pire ce n'est pas cela. Le pire c'est que pendant deux mois il va falloir rester de longues heures allongé et tout faire au ralenti et que pendant un an il me sera interdit de gravir des escaliers, de m'asseoir par terre (pour prier par exemple), de dormir sur une natte, de porter un enfant, de courir ou jouer, bref, pour moi presque de vivre. Et mon brave chirurgien de répéter à l'envi les derniers jours : « Surtout, ne grimpez plus aux cocotiers !!! » ce qui me permettait de le lui promettre : « au moins pour les quinze premiers jours ! »

Je m'étais promis en cette chronique, de ne parler qu'en quelques lignes de ce séjour hospitalier. Et voici qu'une fois de plus, j'en ai fait un roman ! Bien triste exemple de mes priorités.

Du coup, je vous promets qu'en décembre, je vous **parlerai des vraies priorités** : de la lutte contre les inondations aux Sundarbans par SHIS et à Midnapur par ABC. Sans parler des nouvelles réjouissantes de la progression des reconstructions de maisons dans les îles Andamans et des nouveaux projets lancés par Papou dans les îles Nicobar grâce à un don aussi important qu'inattendu d'une association dont je n'avais entendu parler qu'il y a près de deux ans par un de mes vieux amis français. Un don du ciel entre autre pour la tribu 'Négritos' des Onges en voie de totale disparition qui aura droit à une école. Ceux qui ont fait des dons auront d'excellents rapports détaillés et illustrés dès que la première partie sera terminée.

Tout cela n'a rien à voir avec la détresse absolue **des survivants du terrible tremblement de terre pakistanais** qui se comptent par centaines de milliers et qui, forcés d'oublier leurs 73.000 morts, ont vus cette semaine la neige et le froid himalayen arrivés alors que la majorité d'entre ces familles n'ont même pas encore une tente à leur disposition. L'ONU a dû interrompre les secours à plusieurs reprises, faute d'argent pour faire tourner les hélicoptères. Une honte que la communauté internationale, si prompte à avoir répondu avec une extraordinaire générosité pour le tsunami ou les cyclones de la Nouvelle Orléans, ne se sente pas obligée de secourir avec plus d'énergie des montagnards Cashmiris qui n'ont pour la plupart rien à faire avec le terrorisme, leurs villages étant absolument inatteignables par leur gouvernement, à tel point qu'il a fallu ouvrir en cinq endroits la frontière indienne pour pouvoir les atteindre. L'Inde, bien qu'étant en guerre avec le Pakistan, a envoyé pas mal de secours, mais par voie terrestre uniquement, ses hélicoptères lui ayant été refusés. Où une fois de plus les politiciens d'un

pays et du monde préfèrent jouer leurs jeux favoris plutôt que de sauver des gens qui selon toutes probabilités, vont mourir par dizaine de milliers dans les prochaines semaines, le gel n'épargnant personne, même sous une tente de fortune.

Je ne sais si je pourrais écrire la lettre annuelle pour Noël. J'essayerai quand même mais ne puis rien promettre. A l'occasion, dites bien aux amis qui ne reçoivent pas cette chronique que je ne les oublie pas pour Noël...

Fraternellement à tous, Gaston Dayanand